

A Vianden

Il songe. Il s'est assis rêveur sous un érable.
Entend-il murmurer la forêt vénérable?
Regarde-t-il les fleurs? regarde-t-il les cieux?
Il songe. La nature au front mystérieux
Fait tout ce qu'elle peut pour apaiser les hommes;
Du coteau plein de vigne au verger plein de pommes
Les mouches viennent, vont, reviennent; les oiseaux
Jettent leur petite ombre errante sur les eaux;
Le moulin prend la source et l'arrête au passage;
L'étang est un miroir où le frais paysage
Se renverse et se change en vague vision;
Tout dans la profondeur fait une fonction;
Pas d'atome qui n'ait sa tâche; tout s'agite;
Le grain dans le sillon, la bête dans son gîte
Ont un but; la matière obéit à l'aimant;
L'immense herbe infinie est un fourmillement;
Partout le mouvement sans relâche et sans trêve,
Dans ce qui pousse, croît, monte, descend, se lève,
Dans le nid, dans le chien harcelant les troupeaux,
Dans l'astre; et la surface est le vaste repos;
En dessous tout s'efforce, en dessus tout sommeille;
On dirait que l'obscur immensité vermeille
Qui balance la mer pour bercer l'alcyon,
Et que nous appelons Vie et Création,
Charmante, fait semblant de dormir, et caresse
L'universel travail avec de la paresse.
Quel éblouissement pour l'œil contemplateur!
De partout, du vallon, du pré, de la hauteur,
Du bois qui s'épaissit et du ciel qui rougeoit,
Sort cette ombre, la paix, et ce rayon, la joie.
Et maintenant, tandis qu'à travers les ravins,
Une petite fille avec des yeux divins
Et de lestes pieds nus dignes de Praxitèle,
Chasse à coups de sarment sa chèvre devant elle,
Voici ce qui remue en l'âme du banni:
— Hélas! tout n'est pas dit et tout n'est pas fini
Parce qu'on a creusé dans la rue une fosse,
Parce qu'un chef désigne un mur où l'on adosse
De pauvres gens devant les feux de pelotons,
Parce qu'on exécute au hasard, à tâtons,
Sans choix, sous la mitraille et sous la fusillade,
Pères, mères, le fou, le brigand, le malade,
Et qu'on fait consumer en hâte par la chaux
Des corps d'hommes sanglants et d'enfants encore chauds!

Le 10 juin, le poète fait une promenade à la frontière de Prusse, tandis que le petit Georges va visiter avec François-Victor "la belle maison cassée" qui est sur la colline.

Le 12 juin, sans doute un lundi, on fait une excursion à Beaufort. Au sortir de la ville, on rencontre les gendarmes qui saluent. Ils ont évidemment reçu des instructions de leur bourgmestre libéral A. Pauly, qui ne doit pas être de l'avis du curé; celui-ci a dit la veille, en chaire, "qu'il fallait faire arrêter et reconduire à la frontière par les gendarmes" ce nouveau et tiède paroissien.⁽⁷⁾ — En attendant, sur des routes raboteuses on côtoie l'Our. Tout serait donc bien, si le temps ne se gâtait au point qu'à l'arrivée on doit se réfugier dans un cabaret. Entre deux pluies, le poète sort pour voir le manoir qui se compose de deux châteaux, l'un du XI^e, l'autre du XVII^e siècle. Il dessine l'énorme tour donjon qui commandait toute la forteresse écroulée est, il est frappé aussi par "la destruction sournoise et systématique des oubliettes".⁽⁸⁾

Le 18 juin, excursion à *Falkenstein* que le poète avait vu et dessiné déjà en septembre 1863. Tout comme alors, la pluie lui

⁷⁾ Le bourgmestre avait reçu du Gouvernement, sans doute en réponse à une demande, la ligne de conduite suivante qui était digne et non sans fermeté pour un petit pays:

Luxembourg, le 5 juin 1871.

Monsieur le Bourgmestre,

Le Gouvernement n'a jusqu'à présent aucun motif d'empêcher M. Victor Hugo de faire un court séjour dans le Grand-Duché. Mais il est entendu que M. Victor Hugo respectera nos lois, ne posera aucun acte et ne publiera rien qui puisse nous brouiller avec nos voisins.

Le Ministre d'Etat

Président du Gouvernement (E. Servais).

⁸⁾ Depuis, on a restauré le château avec la chambre de torture.



BUSTE EN BRONZE DE VICTOR HUGO par AUG. RODIN

offert par le Gouvernement français au Gouvernement luxembourgeois

fait chercher un abri sous un arbre, et c'est sous le même arbre qu'il dessine cette fois la ruine vue de loin. Mais la première fois il avait été là avec son fils Charles mort depuis. Assez maussade, il revient à Vianden où l'on est en train de fêter le jubilé de la 25^e année de Pie IX par des illuminations, des sonneries de cloches et le claquement de "boîtes" ou crapaudines. Victor Hugo fait retirer les lampions de ses fenêtres, en faisant valoir que c'est l'anniversaire de Waterloo. — Trois semaines plus tard il fera encore une excursion par le bois dans le voisinage où il rencontrera, ce jour-là, un paysan en blouse bleue, menant avec une branche à la main trois cochons. "C'est le comte de Falkenstein" dit M. André, le gentleman châtelain de Roth qui accoste le pseudo-comte en lui disant ironiquement : «Good tag, Graf of Falkenstein» — comme à un personnage de Shakespeare.

Cette scène, ensemble avec le souvenir recueilli 8 ans plus tôt, sur la veuve du dernier baron, a inspiré le poème suivant, intitulé "Falkenfels" ⁽⁹⁾. On remarquera que le dessin correspondant pour l'illustrer est bien orthographié Falkenstein. Ce changement, probablement voulu, doit indiquer sans doute la liberté prise par le poète avec le récit qui lui a été fait; et s'il l'arrange d'une façon fantaisiste, c'est pour y glisser son idée favorite sur l'instruction, titre d'honneur des temps nouveaux, opposé à la grandeur chimérique des titres de noblesse du passé. On bataillait alors pour la création de l'enseignement obligatoire. Cependant, sous l'impression des derniers événements, il termine sur un trait satirique contre l'inhumanité de certains pseudo-civilisés. Comme le précédent, ce poème est assombri à la fin par une vision des récents événements politiques.

⁹⁾ L'Année Terrible; juillet V.